

## PRIS AU PIÈGE

ou la Flèche Vélocio 1989 du GTR, vue par un de ses participants

Tout a commencé par le questionnaire du *Pignon Voyageur*, « Interview », sur lequel j'ai eu le malheur de poser la question : « A quand la prochaine Flèche Vélocio au GTR ? ».

Un soir de décembre, à moins que ce ne soit janvier, Philippe me téléphone. Les courtoisies d'usage terminées, il en vient au fait de son signal :

« ...

*P : Je t'appelle pour ta question.*

*D : Déjà... !*

*P : Devine laquelle ? (sur le questionnaire, je posais deux questions)*

*D : La Flèche Vélocio, bien sûr.*

*P : Nous sommes trois : Claude Latouche, Jean-Luc Hérissé et moi ; tu es partant ?*

*D : Je ne pensais pas que cela irait si vite, je ne peux me dérober, je serai de la partie... »*

L'entretien se poursuit sur le programme envisagé et ses modalités. L'appareil à peine raccroché, j'annonce la nouvelle à Pierrette. Dans mon esprit, cette Flèche devait se dérouler en 1990 et non en 1989, je suis pris au piège. Désormais avant de poser une question au GTR, je prendrai mes précautions.

Courant mars, mon emploi professionnel ne me permet pas de rouler suffisamment. De plus, vous connaissez mon aversion pour les déplacements motorisés, aussi, je décide de me rendre sur ma bicyclette à Chalon-sur-Saône, point de départ de la Flèche. Ce sera une bonne mise en jambes.

Après deux étapes, Montargis et Saulieu, j'arrive à la gare SNCF, lieu de rendez-vous, vers 17 heures. Le départ étant fixé à 20 h 30, j'ai tout loisir de bavarder avec un autre *fléchard* d'Auxerre. Il attend ses équipiers qu'il ne connaît pas : ils sont de Troyes ; l'amitié cyclo existe bel et bien. Je fais quelques provisions pour la nuit et prends un copieux repas confortablement installé à la table d'un restaurant.

20 h 05 : toujours pas de *gétéristes* présents, l'anxiété me gagne. Un bon quart d'heure d'impatience avant que Claude et Jean-Luc ne se montrent à la sortie de la gare ; me voilà rassuré. Ils m'apprennent que Philippe vient en voiture. La "4L" arrive in extremis. En moins d'une minute il est prêt, j'en reste pantois, moi qui mets toujours un temps de jeune marié pour me préparer. Le contrôle de départ est rapidement obtenu au guichet ; Jean-Luc a des connaissances. Anne prend le volant. Je suis inquiet pour notre Marmotte et aussitôt rassuré de savoir qu'elle ne passera pas la nuit sur la route.

Philippe consulte l'itinéraire et c'est parti : une fois à droite, deux fois à gauche... ou l'inverse, je ne me souviens plus très bien, il suffisait de suivre. Toujours est-il qu'en un tournemain nous voilà sortis de l'agglomération ; quelle assurance ! Au revoir Chalon, bonjour le trafic, un vrombissement continu nous accompagne pendant une douzaine de kilomètres. Qu'il me paraît fastidieux ce passage ! Une fourche, nous obliquons à droite et laissons les motorisés en découdre sur la gauche ; nous voilà tranquilles.

Spontanément j'engage la conversation avec Claude, elle va bon train, tout comme l'allure, ce qui nous vaut une boutade de notre capitaine de route : « *Gardez-en pour demain, la journée sera longue !* » Il a raison Philippe mais après une certaine tension pour ne pas dire appréhension, il y a cette euphorie qui suit le départ, cette libération qu'il est difficile de contenir, cette joie d'être réunis pour 24 heures

sans trop savoir pourquoi,... ou en le sachant trop bien, surtout lorsque vous êtes pris au piège, heureux de vivre une petite aventure, la nôtre.

Chemin faisant, le rythme retrouve une cadence normale, la dépense de la salive diminue surtout que notre boute-en-train lutte contre le sommeil. Un feu tricolore à l'horizon ; sans mot d'ordre, le quatuor de cycles se met en roue libre et s'arrête. A la vue des représentants de la maréchaussée, Jean-Luc retrouve sa verve qui s'estompe dès que l'un des pandores s'avance dans notre direction. Nous voudrait-il des tracasseries ? « *Où allez-vous ?* » Jean-Luc, à peine sorti de ses songes, tente de répondre : « *À... euh ... ..* » Philippe vole à son secours : « *À Roquemaure, au-dessus d'Avignon* » Voilà notre gendarme renseigné et comme notre harnachement de sécurité le rassure, il nous fait traverser le feu au rouge. « *Merci. Bonne route.* »

De fait, elle est sympathique cette route : la température est clémente (Philippe roule sans jambières), peu de dénivelé, les lueurs de Mâcon servent de repère, de coquettes cités aux toits de tuiles rondes et habilement illuminées l'agrémentent. Châtillon-sur-Chalarnon est l'une de ces cités. Bien que nous ayons 40 minutes d'avance sur notre horaire, il n'y a pas commerce qui vive : rien d'anormal à cela, il est une heure du matin. Pour notre premier contrôle nous expédions une carte postale. Les provisions sont tirées des sacoches et nous nous installons sur la terrasse couverte d'un restaurant. Nous prenons nos aises : une table pour chacun. Les calories engrangées, c'est la pause détente ; Jean-Luc en profite pour faire ses ablutions au bord du bassin, quel théâtre ! Notre capitaine se lève ; le temps imparti est écoulé, nous l'avons compris.

Sous le clair de lune, nous apercevons une dizaine d'étangs sur le millier qu'en compte la Dombes. En traversant la rivière de l'Ain, je m'oppose aux dires de Jean-Luc qui pense bientôt franchir le Rhône et soutiens qu'il se trouve derrière nous. Je sens Jean-Luc perplexe et réalise mon erreur en apercevant la centrale du Bugey : j'ai confondu la Saône et le Rhône. Après Loyettes, pas de doute c'est bien du Rhône qu'il s'agit. Jean-Luc est éveillé, serais-je en train de m'assoupir ?

Huit kilomètres suffisent pour me rassurer : je reconnais le BPF de Crémieu que je n'ai pas revu depuis 1967. Les gorges de la Fusa que nous découvrons dès la sortie de la cité médiévale ne sont pas mentionnés dans le guide. De jour, elles ne sont que banalité ; de nuit, avec l'éclairage rasant de la Lune, elles sont une curiosité.

Bourgoin-Jallieu est notre seconde étape. Un seul établissement donne des lueurs : la station SNCF, il est 5 h 20. En nous voyant pénétrer dans la salle, l'agent de service doit en être éberlué ; avec la demande du tampon pour le contrôle, il doit être dans l'embarras ; Jean-Luc, le samaritain désigné, intervient, son collègue est convaincu. De nouveau, les sacoches sont vidées. Claude est à l'ouvrage : en plus de celle du guidon, il en véhicule deux autres à l'arrière, quel étalage. Dommage que nous ne soyons pas cinq, nous pourrions jouer aux quatre coins, chacun occupant le sien.

L'aurore pointe après la première difficulté du parcours (côte à plus de 9 %). Chaque village est épié, tout commerce ouvert sera pris d'assaut ; c'est d'abord le boulanger. Au risque de ne retrouver que des miettes, nous devons transporter croissants et autres pâtisseries pendant une quinzaine de kilomètres avant de nous ruer à l'intérieur d'un café. Je ne connais pas de randonneur, ayant passé une nuit à pédaler, qui puisse sauter cet instant : se retrouver devant une boisson chaude qu'elle soit lait, café, thé, chocolat,... Nous sommes à la Côte-Saint-André, ville natale d'Hector Berlioz, qui est venu à Montville mettre au point une partie de la Damnation de Faust. Nous avons 1 h 30 d'avance sur notre programme.

Sept kilomètres de plat : la plaine de Bièvre ; nous en terminons avec le relief facile : le plateau de Chambaran est devant nous. Nous sommes au petit matin, le corps humain a des réactions auxquelles l'être ne peut résister. Pas de cohésion au sein de l'équipe, à tour de rôle nous cédon aux nécessités offrant des scènes que la décence m'interdit de rapporter. Rien d'inconvenant dans le paysage, le spectacle est grandiose : sous nos roues s'étirent plaines, collines et forêts dans une multitude de verts

qu'offre la végétation en pleine éclosion ; toute proche, la barrière calcaire du Vercors fait face ; en toile de fond, les cimes enneigées de l'Oisans que nous voyons virer du rouge ombré au blanc le plus pur. Toute notre attention est captivée par le tableau, plus de conversations, seuls quelques « *c'est beau* » sont prononcés à mots feutrés, par crainte de troubler le silence, par peur de déchirer la toile. Si j'étais sûr de retrouver un tel décor à chaque Pâques, je poserais annuellement la question : « *À quand la prochaine Flèche Vélocio ?* » rien que pour être pris au piège. Notre avance a fondu, peu importe, nous vivons intensément.

L'Isère franchie à Romans, le mistral qui donne à plein nous propulse avec force, nous sommes dans le couloir rhodanien, entourés de vergers en fleurs. De trois quarts d'heure notre avance se refait pour atteindre 1 h 45 mn, et ce sans effort particulier. Il est midi, Crest, dominé par son donjon, nous accueille. Le temps de faire des emplettes, de contrôler les cartes et voici le quatuor promptement installé à l'abri du vent. A voir la diversité des mets posés sur l'herbe, mes convictions, comme quoi il n'existe pas de menu type pour le randonneur mais qu'il appartient à chacun d'apprendre à se connaître pour adapter son alimentation en conséquence, se certifient.

Nous quittons les bords de la Drôme, les oliviers apparaissent, la toile de fond change, de diverses couleurs nous passons au brun de croupes dénudées qui se répètent en une infinité de plans, des feuillages caduques aux feuillages persistants, des terres fertiles aux garrigues ; il y a de la Provence dans l'air. Claude se sent pousser des ailes ; il se libère. Je sais qu'il aime se lancer des défis, lequel a-t-il choisi ? : maintenir un rythme soutenu dans cette longue montée de sept kilomètres, franchir le sommet en tête,... c'est son secret. Avec Jean-Luc, nous le taquinons gentiment par notre présence dans sa roue arrière, nous jouons comme des gamins, rien ne le perturbe, il persévère sans se démunir, bravo Claude ! Trop concentré par son effort, il n'a pas aperçu le solitaire, le majestueux mont Ventoux coiffé d'une calotte de neige. Je découvre Claude l'enfant, presque capricieux, impatient, il veut voir. Les trois compères se mettent à son service, c'est à qui le lui montrera... « *là !... là !... là !...* », il l'aperçoit, il rayonne.

Il faut être aveugle pour ne pas remarquer le château de Grignan dressé sur sa butte isolée, le beffroi de Chamaret perché sur son rocher, le village de Montségur, autant de particularités qui agrémentent notre parcours. J'éprouve le besoin d'alléger ma vessie. Je prends tout mon temps : le nez en l'air, le dos au vent, la... etc. Trois kilomètres plus loin je retrouve Claude et pense tout d'abord qu'il a eu la même contrainte que moi. Plus je me rapproche et plus je suis inquiet : le maillot et les sacoches sont pleins de terre ??? « *Je suis tombé, j'ai eu un moment d'absence* », cette fois c'est la peur, je pense qu'il a perdu connaissance. « *Je me suis endormi* », ouf ! ça va mieux. « *Je dois avoir la clavicule cassée* », aïe ! ça se complique. Claude écarte son maillot, je regarde, pas d'hématome, ni de contusion. Je n'ose toucher par crainte de déplacer quelqu'os brisé. Je lui demande de remuer le bras, pour moi tout fonctionne normalement, « *plus de peur que de mal* » me dis-je, et j'ajoute « *Je serais surpris que la clavicule soit cassée* ». Seulement je ne suis pas médecin, ni même secouriste, et Claude souffre en silence. L'homme tient debout, la bicyclette est en état, nous remettons de l'ordre dans les sacoches quelque peu malmenées et repartons vers Suze-la-Rousse rejoindre Jean-Luc et Philippe qui attendent au pied de l'impressionnant château féodal. Nous profitons du contrôle pour tenir séance et décider de la conduite à tenir. Le plus sage est de nous laisser glisser jusqu'à Roquemaure où les chambres de l'hôtel nous attendent.

Le ressort est cassé, l'ambiance tombe. Les sautilllements de Anne, venue à notre rencontre, toute heureuse de nous retrouver, redonne un brin de gaieté. Notre Marmotte est attristée par la nouvelle, elle analyse très vite la situation : « *Il faut voir pharmacien, médecin, hôpital, radio...* » Je n'y avais même pas pensé. Bien que connaissant l'Arc de Triomphe, les arènes, la colline Saint Eutrope d'Orange, je les aperçois à peine ; mon esprit est ailleurs. Ne suis-je pas responsable de la chute de Claude, ne l'ai-je pas poussé à se surpasser ? Claude estime qu'il doit s'astreindre à dormir la nuit ne serait-ce qu'une heure, à

moins que le coupable ne soit le mistral. "Cet air glacé et pointu qui perce les plus robustes" comme le décrivait Madame de Sévigné.

En sortant de chez le pharmacien, Anne est joyeuse, Claude a le sourire : « *J'ai passé le test, je n'ai rien de cassé, j'ai une pommade qui calmera la douleur* ». Pour les onze derniers kilomètres, nous redevenons guillerets. A l'étape, Anne est partout : « *Voici tes bagages,... le garage aux bicyclettes est par là,... tu as la chambre numéro, tiens, la pommade pour les coups de soleil... je réserve les repas... je...* », quelle présence ! Une vraie mère pour nous.

Une bonne douche, des effets propres, un dîner agréable, notre Flèche Vélocio est terminée ; pas le week-end pascal. Demain nous serons à Maillane, pour le meeting cher à Paul de Vivie. J'aime cette manifestation : à notre époque où tout n'est que mercantilisme et faste, elle a su conserver simplicité et traditions.

Je me suis fait prendre au piège, mon malheur s'est transformé en bonheur. Merci à vous, Anne, Claude, Jean-Luc et Philippe, ces vingt-quatre heures m'ont permis de mieux vous connaître, de vous apprécier, c'est aussi cela une Flèche Vélocio. A quand la prochaine ?

NB : Le hasard a voulu que huit jours plus tard, au retour de ma flèche Marseille-Paris via l'Aigle, je rencontre Claude à la Neuville-Chant-d'Oisel. Il m'a appris que sa clavicule était bel et bien cassée. Chapeau Claude !

Daniel Merlet

Petit rappel : La Flèche Vélocio consiste à pédaler pendant 24 heures, sans pause pour dormir, en reliant une ville au choix au site de Pâques en Provence, en un minimum de 360 kilomètres, par équipe de trois, quatre ou cinq.

Ici nous étions quatre : Philippe GARCIA, Jean-Luc HÉRISSE, Claude LATOUCHE et Daniel MERLET. Le parcours reliait Chalon-sur-Saône à Maillane en un tout petit peu plus de 360 kilomètres, de 20 h 30 à 20 h 30 le lendemain.